

Georges RENCY
La Belgique et la Guerre

PREMIÈRE PARTIE
CHAPITRE XIV
L'ACTIVISME - LES TRAITRES.

Je n'ai nullement la prétention de faire ici l'historique du mouvement activiste, d'en rechercher l'étiologie et d'en raconter les principaux épisodes. Ceci sera fait dans un autre volume de cet ouvrage. Je voudrais seulement en noter les effets sur la sensibilité collective de notre peuple.

Je n'exagérerai pas en affirmant que les activistes flamands ou wallons furent plus haïs et méprisés de leurs compatriotes que les Allemands eux-mêmes. C'est que les Allemands, pris individuellement, étaient des hommes qui faisaient leur devoir d'Allemands, qui servaient leur pays à leur manière et demeuraient d'accord avec la volonté unanime de leur nation. Un patriotisme têtu, obstiné, servile pouvait, à la rigueur, couvrir d'un semblant d'excuse leurs actes de brigandage et de cruauté. Pour les activistes, rien de pareil. Ceux-là étaient simplement des traîtres qui aidaient l'ennemi dans ses desseins. Ils commettaient le crime le plus grand qui soit, le crime des parricides. Sachant que l'Allemagne avait voulu, au début de la guerre, alors qu'elle se

croyait victorieuse, s'annexer purement et simplement la Belgique et une partie de la France, et qu'elle n'avait renoncé à ce projet, contrainte par la nécessité, que pour se rabattre sur un morcellement de notre territoire laissant entre ses mains, sous une forme détournée, Anvers et la côte, ils n'avaient pas hésité pour de l'argent, pour des places, pour des honneurs (?!), à donner à ce plan une apparence de justification en simulant, dans nos provinces, un mouvement séparatiste que repoussait l'immense majorité de la population.

De quoi se composait cette petite bande d'énergumènes et de traîtres ? J'en ai connu quelques-uns d'assez près pour savoir que, chez tous ou presque tous, c'était la même cause qui produisait les mêmes effets. Il y avait surtout parmi eux des professeurs et des fonctionnaires besogneux, chargés de famille, dont la mauvaise économie domestique en faisait, avant la guerre, la proie habituelle des usuriers. Certains étaient tout simplement des vicieux que l'alcool ou la débauche avaient prédisposés aux capitulations honteuses, mais lucratives. D'autres s'étaient permis, avec le code, des privautés auxquelles leur honorabilité n'avait pas résisté. D'autres encore, en petit nombre, étaient des dupes que de plus malins entraînaient et dont ils se faisaient un paravent. Quelques-uns, de culture germanique, s'étaient depuis longtemps livrés pieds et poings liés à

l'Allemagne et formulaient hautement des vœux pour le succès de ses armes. Mais la plupart, on peut le dire, étaient des faibles d'esprit.



Charrette réclame « Raad van Vlaanderen ».

Ils n'avaient rien compris au conflit formidable qui mettait aux prises les forces des deux continents. Ils se réclamaient d'un nationalisme flamand, c'est-à-dire qu'ils s'appuyaient sur le droit qu'ont les petites nations de disposer d'elles-mêmes. Et à qui demandaient-ils d'appuyer leurs revendications, d'assurer leur triomphe ? Au pays, précisément, qui venait de montrer, par la violation de la neutralité belge (**Note**), qu'il ne respectait pas le droit des faibles ! Si l'Allemagne avait obtenu la demi-victoire à laquelle, après la défaite de la Marne, elle se contentait d'espérer, la Flandre eût

peut-être été séparée du reste de la Belgique, mais elle n'eût certes joui d'aucune liberté. Elle eût fait partie intégrante de l'empire d'Allemagne. Sa langue eût été battue en brèche par l'allemand. Ses intérêts économiques eussent été subordonnés aux intérêts allemands et peu à peu annihilés par ceux-ci. De telle sorte que l'on peut dire avec vérité que les Flamands activistes étaient les pires ennemis de leurs frères flamands.

Mais c'est trop parler sérieusement d'un mouvement qui eut toutes les allures d'un opéra-bouffe. Qu'on se rappelle plutôt les scènes ultracomiques qui se jouèrent sur le Théâtre de l'Alhambra !



L'Alhambra. Le jour de la séance mémorable.

Pauvre Alhambra! Théâtre de famille ! Salle où, jadis, nous allions applaudir l'acteur Krauss, alors à ses débuts, dans les drames du répertoire, **Kean, Hamlet, Le Bossu** ! Vaisseau sonore où chanta le violon d'Ysaye, le piano de Pugno, la voix des premiers virtuoses du monde ! Et plus tard, après des avatars variés, scène où se trémoussa l'opérette anglaise, avec ses ballerines à mollets nus et ses comiques déhanchés comme des clowns ! Pauvre Alhambra ! Qu'avais-tu fait aux dieux pour être choisi par les traîtres comme théâtre de leurs exploits ? Mais il leur fallait un théâtre, un grand théâtre ! Les histrions ne se sentent à l'aise qu'entre les frises et la rampe. Il leur faut le prestige de la lumière artificielle et des décors en carton peint. Il leur faut le tremplin sonore des planches et l'atmosphère de renfermé qui plane au-dessus des fauteuils d'orchestre poussiéreux.

Sur ces planches de l'Alhambra, en un jour mémorable dans les fastes de la Farce à travers les âges, Borms, ministre de la Défense nationale, se promena de long en large, agitant ses grands bras comme des ailes de moulin, se frappant la poitrine à grands coups de poing énergiques, allant, venant, rageusement, en énergumène qu'il était, hurlant, tempêtant, invectivant contre le Roi, contre le gouvernement légitime, proclamant leur déchéance à tous deux, saluant la Flandre libre, dont Bruxelles, ô joie ! ô gloire ! devenait la

capitale. Bruxelles, capitale de la Flandre ! Cela sonne un peu mieux peut-être que : Bruxelles, capitale des nations !

A cette séance assistait un ministre allemand, un authentique, celui-là, un ministre du Kaiser, venu tout exprès de Berlin pour sanctionner par sa présence les grandes choses qui allaient se faire là. Les pessimistes, les trembleurs se disaient : « *C'est grave ! C'est très grave !! Il y avait là un ministre allemand ! C'est un signe certain, indubitable que l'Allemagne se battra jusqu'à son dernier homme pour faire inscrire dans le traité de paix la reconnaissance de l'état de choses créé en Belgique par elle-même et ses amis les activistes* ». Et, sans oser se l'avouer, ils allaient presque jusqu'à croire que tout était consommé et que notre pauvre pays resterait à jamais divisé. Mais le robuste bon sens populaire ne se laissait pas égarer de la sorte. Dès les premiers moments, il avait pesé le mouvement activiste et l'avait trouvé extrêmement léger. Plus les traîtres s'agitaient, plus loin ils poussaient leur détestable aventure, plus aussi le peuple, notre peuple sain et droit, les raillait, se moquait de leur grotesque jactance. Flamands et Wallons s'accordaient pour ramener à de justes proportions cette burlesque équipée que d'aucuns, pendant ce temps, en Hollande ou en France, se donnaient le ridicule de prendre au sérieux.

Par exemple, il y eut des circonstances où la

patience des Belges faillit se démentir et où l'indignation fut sur le point de nous faire perdre le sourire. Nous avons accepté d'une âme égale la création de l'*Université allemande de Gand* (**Note**), son ouverture solennelle par von Bissing, le bluff gigantesque mené, chez nous et à l'étranger, autour de la parodie d'enseignement supérieur qu'on y donnait. Nous avons résisté à l'envie d'assommer les pitres de l'Alhambra et d'aller un peu contrarier, à coups de canne et à coups de pied, les opérations électorales pour la formation de l'ineffable Raad van Vlaanderen. Qu'importaient



Kiosque spécial pour la vente des publications du Raad.
Porte de Schaerbeek, à Bruxelles.

ces simagrées ? Ne savions-nous pas que, de l'Université créée par von Bissing, il ne resterait rien et qu'elle n'attendrait même pas, pour s'effondrer et disparaître, le retour du Roi et de ses soldats ? Quant aux séances activistes tenues à l'Alhambra ou ailleurs, dans la capitale, n'étions-nous pas assurés qu'elles ne pouvaient tromper personne, puisque nul n'ignorait que Bruxelles tout entier, jusqu'au dernier titi des Marolles, conspuait en chœur la troupe Borms, Tack, Meert et Cie ?

Mais autre chose était de se taire quand une bande d'individus immondes se rendit à Berlin pour aller mendier auprès du chancelier et de ses satellites la prétendue délivrance de la Flandre. L'audace, cette fois, parut excessive et nous sentîmes la moutarde nous monter au nez. Cette démarche scandaleuse s'abattit sur nous comme un soufflet dont tous nous sentîmes la brûlure. Des Belges, des êtres ayant dans les veines le même sang que nous, que les gars qui en ce moment se battaient si magnifiquement sur l'Yser, des gens dont les souvenirs étaient les nôtres, qui avaient avec nous une même histoire, une même culture, avaient commis cet acte inouï, avaient essayé de nous calomnier devant le monde et devant l'Histoire, avaient infligé ce démenti horrible à nos héros, à nos morts, à tout notre passé, à toute notre honnêteté, à tous nos sacrifices et n'avaient pas craint d'aller se vautrer aux pieds de nos bourreaux ! Ce jour-là, ah oui, ce jour-là nos

poings se crispèrent, une colère sacrée fit trembler nos lèvres et des larmes de rage giclèrent de nos yeux. Heureusement, l'énormité même du crime nous en fit tout de suite saisir la vanité. Qui veut trop prouver ne prouve rien. Les ambassadeurs du Conseil des Flandres à Berlin croyaient sans doute que leur voyage allait convaincre les plus sceptiques de l'importance du mouvement activiste. Ce fut tout le contraire qui advint, car beaucoup de malheureux Flamands qu'un patriotisme mal éclairé avait entraînés à la suite des traîtres, eurent les yeux dessillés par la malencontreuse excursion. On sut que, dans la capitale allemande, les délégués avaient bu comme des outres, avaient largement, copieusement, abondamment sacrifié au dieu Momus. Et l'on ne parla plus que des *Bier-Abend*. Ce fut le voyage de Bière, une sorte de débauche d'où les ambassadeurs sortaient avilis et souillés, fleurant à plein nez la brasserie et la tabagie. Et, encore une fois, le ridicule balança si bien l'odieux de l'affaire, que nous ne nous sentions même plus le courage de nous indigner. Un rire homérique salua le retour des délégués qui sombrèrent sous un ridicule éternel.

Un peu plus tard, désireux de montrer à l'Allemagne, qui commençait à réfléchir, qu'ils avaient tout de même des partisans en Flandre et en pays flamand, les activistes organisèrent de grandioses manifestations à Gand, à Malines, à

Anvers, à Louvain, à Lierre, à Tirlemont. Ils firent venir à grands frais, puisant à pleines mains dans les caisses de l'État où les Allemands les laissaient barboter à l'aise, des corps de musique et de maigres bataillons de mercenaires. On sait alors ce qui advint. Bruxelles, en de telles circonstances, n'avait pas bougé, estimant que le silence et l'abstention tuent plus sûrement que des manifestations tumultueuses. Mais les villes flamandes comprirent tout de suite que leur situation n'était pas la même et qu'on interpréterait leur silence, leur abstention, comme une sorte d'acquiescement passif et indirect. Tout entières, comme au plus beau temps des luttes communales de jadis, elles se levèrent et coururent sus aux traîtres et aux bandits. Dans les flots déchaînés de la foule furieuse, les squelettiques effectifs des activistes disparurent sous les poings, sous les cannes, sous les crachats. Dans les salles où les meneurs voulurent parler, ils furent contredits, houspillés, arrachés de la tribune par de vigoureux contradicteurs. Les baïonnettes allemandes furent impuissantes à les protéger contre la colère des Flamands. La Flandre, en ces journées héroïques montra qu'elle n'était mûre pour aucune servitude et qu'elle avait toujours son âme loyale et vaillante. Elle sauva l'honneur du pays. Par sa noblesse et son courage, elle racheta l'ignominie et la lâcheté d'une poignée d'individus sortis d'elle et qu'elle rejetait avec mépris.

Il faudrait encore insister sur la belle résistance opposée à toutes les entreprises sournoises des activistes, par les prisonniers de guerre ou les prisonniers civils flamands qui souffraient dans les camps, dans les citadelles, dans les prisons allemandes. Borms et ses amis allaient les trouver, leur promettaient des adoucissements à leur sort, faisaient miroiter à leurs yeux la promesse fallacieuse de la liberté s'ils consentaient à adhérer au mouvement, à violer leur serment militaire, à trahir leur Patrie et leur Roi. Superbement, dans leur grande masse, les prisonniers repoussèrent du pied ces louches manoeuvres. On prétendit avoir raison d'eux en les affamant, en les privant des colis envoyés pour eux par leurs familles ou par le Gouvernement belge. Ils se serrèrent le ventre et résistèrent quand même. A Diest, un jour, Borms fut hué par tous les hôtes forcés de la citadelle. Il est bon de noter ici ces sursauts de révolte d'un peuple humilié, martyrisé qui ne craignait pas de souffrir davantage plutôt que de paraître approuver ou tolérer une campagne antinationale, poursuivie avec l'aide et dans l'intérêt de l'ennemi.

Extrait (pages 98-102) de **La Belgique et la Guerre**, volume **1** : **La vie matérielle de la Belgique durant la Guerre Mondiale** ;
par **Georges Rency** ;
Bruxelles ; Henri Bertels, éditeur ; 1924.

Notes de Bernard GOORDEN.

Pour la **neutralité de la Belgique**, lisez l'article de synthèse de Roberto J. Payró ; « *La Guerra vista desde Bruselas ; diario de un testigo ; neutralidad de Bélgica* (20-25) » ; in *La Nación* ; 07-12/12/1914 (version française) :

<http://idesetautres.be/upload/191412%20PAYRO%20NEUTRALIDAD%20BELGICA%20FR.pdf>

Concernant l'Université de Gand.

Lire dans Brand WHITLOCK, *Belgium under the German Occupation : A Personal Narrative* ou sa traduction française : *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles* :

« *The University of Ghent / L'Université de Gand* », chapitre 14 du volume 2 (**GB**) ou chapitre 7 (FR) de 1916 :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIUM%20UNDER%20GERMAN%20OCCUPATION%202%20CHAPTER%2014.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE%201916%20CHAPITRE%2007.pdf>

« *Pour assassiner l'âme d'une nation* », chapitre 23 de 1916 :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE%201916%20CHAPITRE%2023.pdf>

Lire ce que disent, au sujet de la transformation de l'Université de Gand, Louis GILLE, Alphonse OOMS et Paul DELANDSHEERE dans **Cinquante mois d'occupation allemande** (Volume 2 : 1916), les 23 janvier, 6 février, 15 avril, 7 juin, 18 août, 14 septembre, 1^{er} octobre, 26 octobre, 5 novembre 1916 (ainsi que 29 janvier 1917, et plus tard) :

<http://idesetautres.be/upload/19160123%2050%20MOIS%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

<http://idesetautres.be/upload/19160206%2050%20MOIS%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

<http://idesetautres.be/upload/19160415%2050%20MOIS%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

<http://idesetautres.be/upload/19160607%2050%20MOIS%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19160818%2050%20MOIS%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

<http://www.idesetautres.be/upload/19160914%2050%20MOIS%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smode=ieaFictions&part=belgique100>